

Souvenirs et traditions de mon petit village



Illustration D. Forget

**La Grappe d'Or & APVTE
GRAND LIVRE DE BARZAN 2025**

***"Je vous parle d'un temps que les moins de vingt ans
ne peuvent pas connaître***

***Montmartre en ce temps-là, accrochait ses lilas
Jusque sous nos fenêtres ...***

***La bohème, la bohème
Ça voulait dire "on est heureux"
La bohème, la bohème
Nous ne mangions qu'un jour sur deux ..."***

Cette chanson d'Aznavour flotte encore dans nos têtes quand nos souvenirs remontent à la surface ! Notre Bohème à nous, c'était Barzan, celui de notre enfance. Nous vivions heureux et nous mangions tous les jours...

Barzan en ce temps-là.

La campagne alentour, en bordure de l'Estuaire, nous offrait sur place les marais, les vignes, des cultures variées. Outre le fruit du travail des artisans et des petits commerces locaux, on pouvait compter sur la pêche, la chasse ou la cueillette pour améliorer son quotidien.

Ceux qui n'avaient pas d'emploi en faisaient un moyen d'échange contre des produits courants.

On tirait de la nature, du travail, ce qu'aujourd'hui on va chercher en ville dans les "supermarchés "

Généreuse nature et savoir-faire ancestraux !

Souvenirs et traditions de mon petit village

- **Mon grand-père aimait aller à la pêche à la grenouille. C'était tout un art !**



Pour capturer ce petit batracien, certains vous diront qu'il faut attacher un chiffon rouge au bout d'un bâton. La grenouille attirée par cette couleur, tout comme le taureau de Camargue par les habits rouges, saute sur le leurre et se laisse attraper.

Mon grand-père, lui, préférait prendre un vieux bas de ma grand-mère ! Il en coupait un morceau qu'il nouait pour faire comme un petit papillon. Lestée d'un plomb, la ligne était plongée dans l'eau de la rivière.

La bestiole affamée, convaincue d'être en présence d'une pyrale des prés, sautait sur le piège et se prenait les dents dans le nylon. Elle restait ainsi prisonnière et il n'avait plus qu'à la mettre dans son sac.

Et oui, nous consommons ces petites bêtes contrairement aux Anglo saxons qui nous traitent de mangeurs de grenouilles et nous appellent 'Frog'.

- **A la belle saison, Pépé partait ramasser les écrevisses dans le marais.**

Le vieux bas de ma grand-mère faisait une poche dans laquelle il plaçait un bout de foie de cochon ou de bœuf. Arrivé à la rivière, mon grand-père plongeait le piège dans l'eau : l'anguille, qui savait que ce jeu n'était pas pour elle, appelait l'écrevisse qui accourait et se laissait capturer aisément.

Les ruisseaux et les fossés pullulent encore de ces petites bêtes qui n'attendent que vous et vos assiettes.



- **Pendant l'été et jusqu'aux vendanges, c'était la pêche à la crevette sur le banc de sable, en face de Chandorat ou sous les rochers de Pilou.**



Pour cela, pépé s'équipait d'une "trulle" ou "embrasseau". Quelquefois cette époussette était équipée de deux tampons afin d'éviter de pêcher les cailloux ou coquilles vides qui jonchaient la "platène". Il la faisait glisser sur le sable ou sur la vase et la relevait de temps en temps pour récupérer les crevettes.

Je connais même un petit futé qui avait installé des roulettes à sa "trulle" afin de se déplacer plus aisément et sans trop se fatiguer. Il avait fait des émules car le lendemain on pouvait voir toute une armée de "trulles à roulettes".

Il avait lancé la mode.

- **Connaissez-vous ce petit alevin, qui débarque en hiver dans l'estuaire ? Il vaut de l'or !**



Pondus dans la mer des Sargasses, les œufs, portés par le courant océanique, parcourent 6000 kilomètres et mettent un an pour arriver sur nos côtes où ils se transforment en "*civelles*", minuscules anguilles qui remontent nos rivières. La pêche se pratique la nuit, de novembre à janvier. Mon grand-père les appelait "*pibales*".

Il partait à Rambaud après le souper, avec tout son attirail : son "*pibalour* » et son "*gaulin*" - récipient auquel il avait fait des trous très fins afin d'éliminer l'eau, et une lampe à acétylène. En effet ces petites anguilles sont attirées par la lumière. Il longeait la rivière, sa lampe allumée et traînant son époussette dans l'eau, il versait les "*pibales*" capturées dans le "*gaulin*". Quand il avait pêché une bonne cuisine, il rentrait se coucher :

"Quand les pibales ont la borde noire, c'est le temps d'arrêter la pêche", disait-il.

Un soir, alors qu'il pêchait aux Monards, trompé par le reflet de sa lampe dans l'eau, il a glissé dans la rivière. Tout son équipement l'a entraîné au fond. Il est remonté "*aussi sec*", avec tout son barda, mais trempé jusqu'aux os évidemment. Après s'être pas mal débattu pour sortir de là, il a regagné sa maison comme une flèche. Il était "*en nage*" quand il a atteint le pas de sa porte. Une bonne friction, un petit coup de gnôle et au lit. Même pas malade !

Une aventure qui aurait pu très mal finir s'il avait été "*sonné*" en touchant le fond. Ils en parlaient souvent et grand-mère lui reprochait toujours son imprudence :

"Pff ! J't'dis ! Il aurait pu y rester ! Olé pas moé qui aurais été le cheurher là, asteure !"

- **Petit poisson deviendra grand, dit-on ! "*pibales*" devenaient donc anguilles. C'était une pêche à la "*vermée*" : à la "*morvée*", disait Pépé.**



Tous les dimanches, pépé m'emmenait les pêcher dans la "*cheneau*". Il fallait d'abord trouver des vers de terre ou lombrics, les "*esches*", mais pépé disait les "*hachés* ». Pour cela, le matin, il arrosait abondamment un petit coin de terre de son jardin afin de les attirer. Puis, avec sa bêche, il retournait la terre et extrayait ces bestioles du sol.

Ensuite il passait un fil à repriser dans le chas d'une grosse aiguille à matelas et enfilait ces pauvres bêtes jusqu'à obtenir un long collier dont il faisait une pelote. Il l'attachait à la ligne fixée au bout d'une longue canne en bambou séché : sa canne à pêche. Il n'utilisait aucun hameçon !

Il fixait un plomb pour lester les vers et à moitié de la ligne, un bouchon qui s'enfonçait dans l'eau quand l'anguille mordait dans l'appât.

On choisissait un endroit où l'eau était bien limpide avec de belles algues vertes qui ondulaient au fil du courant. L'appât, caché dans ces herbes, attirait de façon magique les anguilles qui venaient mordre dedans. Le bouchon s'enfonçait. "Pépé, Pépé, ça mord'" m'écriais-je alors. Il tirait doucement sur la ligne, L'anguille suivait et il avait juste à la poser dans la "parée", large entonnoir en jute fixé à une perche plantée dans la berge à côté de nous.

Ma grand-mère nous accompagnait et pendant qu'elle tricotait, moi aussi je pêchais avec ma petite canne à pêche. Comme mon grand-père me demandait de m'éloigner un peu, je n'avais pas accès à la "parée" ; quand j'avais une touche, je lançais brutalement ma ligne derrière. Si l'anguille avait bien voulu suivre, elle tombait dans l'herbe. Je me précipitais pour l'attraper. D'une apparence plutôt gluante, elle me glissait entre les mains et se tortillait tant que quelquefois elle repartait à l'eau avant que j'aie pu la mettre dans le "gaulin".

Quel amusement ! C'était paradisiaque. On passait des heures dans le silence du marais et on revenait contents, le "gaulin" rempli de notre pêche.

• **Lorsque mon grand-père était jeune, ses parents avaient un carrelet sur le rocher de la Cougnasse, endroit situé entre le port des Monards et la plage de " la Fond".**



Ce n'était pas ce carrelet pimpant avec petite cabane et tout le confort qu'on connaît de nos jours. Son propre grand-père l'avait fabriqué. Il s'agissait de piquets de fer plantés dans le rocher. La passerelle en bois était sans rambarde aux dires de ceux qui s'en souviennent. On y accédait par une échelle posée sur le rocher.

Bien sûr l'accès n'était pas sécurisé, surtout qu'à cette époque on était chaussé de galoches à semelle de bois, enduites d'une sorte de goudron pour l'étanchéité et sur laquelle on avait cloué des bandes de caoutchouc pour éviter de glisser.

Sur un mât tenu par 3 tirants attachés à la base de la passerelle, était fixée une poulie où s'enroulait la corde qui portait le vaste filet, lui-même fixé sur un cadre métallique carré de 4 mètres sur 4 : lui aussi s'appelait le "carrelet". Sur le ponton, un tambour en bois, équipé d'une manivelle, permettait de descendre ou remonter le filet. Un contrepoids facilitait la manœuvre. On le descendait dans l'eau, on patientait quelques minutes puis on le remontait et, à l'aide d'une épuisette à long manche, on allait recueillir les poissons prisonniers.

En hiver, on démontait le filet à cause des tempêtes. Il fallait l'économiser. C'était coûteux et on ne roulait pas sur l'or. On le rattachait à chaque fois qu'on venait pêcher. Il y a longtemps qu'il a disparu : le temps passé, les tempêtes ! Cette construction de fortune, très améliorée de nos jours, permettait de faire de belles prises : mullets, soles, plies, anguilles, etc...

- **Mon père pratiquait aussi la pêche aux "bourris" ou loches de mer de mi-décembre à fin janvier. Il devait faire "un sale temps" disait-il, c'est à dire qu'il pleuve et qu'il vente !**

Il avait pris soin de fabriquer quelques nasses en grillage, des "bourgues", dans lesquelles on plaçait des appâts, en général des crabes. Le plus difficile était de traverser la vase pour aller les poser à un endroit où la mer viendrait, au large du port, à la Cougnasse ou à Pilou. Pour ce faire, les villageois avaient inventé un système avec l'aide d'une planche en bois qu'ils faisaient glisser sur la vase pour éviter de s'enliser. Un pied sur la vase, l'autre en équilibre sur la planche, ils avançaient en poussant. Ils avaient surnommé cet engin "un pousse-pied". Astucieux !



Quand, après la marée, ils venaient relever les "bourgues", celles-ci étaient remplies de "bourris". C'était un poisson délicieux que l'on a du mal à trouver maintenant faute de pêcheurs. Rien que d'y penser, j'en salive déjà !

- **Dans la baie de Chandorat, quand la marée commençait à monter, on débarquait en famille parmi les tamarins pour pêcher à la "senne".**



Evidement c'était plutôt l'été car on était en maillot de bain. Il s'agissait de se placer à chaque extrémité de ce grand filet d'environ 100 mètres de long et d'encercler le poisson pour le faire prisonnier.

Le premier, le plus costaud en fait, pénétrait dans l'eau en tirant le filet derrière lui. Il faisait un grand arc de cercle pendant que le deuxième tenait l'autre extrémité. Une fois la boucle revenue sur le bord, on rabattait le filet sur la plage et on récupérait les poissons pris au piège. On enfonçait dans la vase et les coquilles de "lavagnon" nous coupaient les pieds. C'était assez pénible mais ça en valait la peine. On faisait ainsi de très belles pêches qu'on partageait en famille.

- **Mon père et mon frère partaient ensemble en bateau pour une pêche très amusante, la pêche à la ligne de fond ...**

Cette pêche se pratique par mer calme et il faut calculer avec la marée. Anticipation, donc ! Elle demande une grande préparation.

Mon père avait fait des encoches sur le bord d'une grande caisse en bois. Il y avait posé un long filin souple et goudronné de 3m50 environ.

Une trentaine de fils avec hameçons était fixée au filin par des émerillons. Aux deux extrémités de celui-ci, il attachait un pavillon lesté par une "gueuse" pour maintenir la ligne sous la flottaison.



Enfin prêts, mon frère et lui partaient du port vers le large et quand ils pensaient être enfin arrivés à destination, ils déroulaient la ligne accrochée à la caisse.

S'éloignant du site pour que les poissons s'approchent, ils patientaient une à deux heures avant de relever la ligne où étaient pris quelques poissons tels que maigres, plies, soles, raies, merlans, anguilles, congres. Pour passer le temps, ils se racontaient des histoires drôles ou imaginaient des blagues comme celle-ci :



Un jour qu'ils attendaient que les poissons mordent, ils aperçoivent un pêcheur grand amateur de maigres. Ils décident de lui faire une farce. Ils se mettent à pousser des grognements à répétition pour faire croire à la présence de maigres. Après avoir ramassé leur ligne et les poissons, ils rentrent au port, suivis du pêcheur qui vient admirer leur prise.

- *Pas étonnant que vous ayez fait une belle pêche, dit-il, vous étiez sur un énorme banc de maigres, vous ne les avez pas entendues ?*

Des années plus tard, ils en riaient encore. Quelle bonne blague !

• **Mon père aimait aussi pratiquer la chasse à travers champs, la chasse à la "billebaude".**

Par beau temps, équipé de son fusil et de sa gibecière, il parcourait les champs avec son fidèle épagneul. Il faisait des kilomètres pour ramener quelques cailles, perdrix, ou lièvres.



La chasse à la tonne est une pratique traditionnelle qui se passe dans des zones humides, en bord de mer ou de fleuve.

Elle semble avoir démarré au 19^{ème} siècle. Les chasseurs ont eu l'idée de se cacher dans un tonneau désaffecté, qui avait contenu du vin mais avait perdu son étanchéité : un recyclage en quelque sorte. D'où ce nom de « chasse à la tonne ».



De nos jours, les tonneaux ont été remplacés par des cabanes recouvertes de branchages. Ces petites constructions de fortune sont placées près d'une mare naturelle ou artificielle. Un genre de fenêtre avec un auvent en feuillage est prévu afin de faire le gué. Des canards, des oies, élevées en basse-cour, sont attachés à des piquets sur la mare. Ils sont nommés les appelants. Le gibier de passage, attiré par leurs cris, vient se poser sur la mare où il se fait capturer. Cette chasse est nocturne : on s'installe lorsque le jour décroît. En général, on vient à deux, l'un veille, l'autre se repose.

J'en connais qui, après une journée de labeur, perdent le fil du guet et se réveillent à l'aurore.

« *Qu'as-tu vu cette nuit* », leur demande-t-on ?

« *Rien vu. Ce n'était pas un temps à passage !* » HA HA ! La bonne blague.

Cette pratique est toujours très populaire et écologique

- De bon matin, quand les champs étaient encore blancs de givre, grand-père prenait son fusil, sa carnassière, sifflait son épagneul et partait chasser le gibier d'eau dans le marais de Chauvignac.

Arrivé au bord de *la cheneau*, il envoyait son chien dénicher quelque poule d'eau, son gibier favori. Le chien était très bien dressé et capable de capturer la bête lui-même. Il revenait, tenant l'oiseau entre les dents : économie de cartouches.



Un jour grand-père avait repéré une grande flaque d'eau, avec sur le bord, quelques plumes abandonnées par des canards. Il avait décidé que ce serait son repère de chasse. Retroussant ses manches, il avait creusé afin d'élargir la petite mare. Avec son *"batio"*, grand récipient en bois servant aux vendanges, il avait rempli le trou avec l'eau de la rivière.

Ensuite, il s'était fabriqué une petite cabane recouverte de branchages pour pratiquer la chasse à l'affût. Il appelait cet endroit son *"cercueil"*. Dans ce petit logis, il revenait chaque jour guetter les canards peu nombreux à cette époque. Il savait être patient. Quand il avait réussi une belle prise, il commençait à plumer son gibier en attendant le suivant. Ainsi passait le temps au chaud dans cet abri improvisé. Quand il rentrait, travail fait n'est plus à faire, hop ! dans la marmite !



Sur le chemin du retour, il récupérait les cartouches abandonnées par ces messieurs de la ville qui venaient passer leur dimanche à la chasse sur la commune. Une aubaine quand tu n'as pas grande fortune ! Les munitions sont coûteuses et pas toujours à portée du porte-monnaie.

A la veillée, j'aidais mon pépé à faire les cartouches. Il avait toutes les petites mesurettes et le matériel nécessaire pour peser la poudre et les plombs ... Certaines personnes remplaçaient les bourres par du papier journal.

Je me souviens d'un certain jour de mariage où un chasseur guettait le cortège pour tirer son coup de fusil en l'air. Au premier coup, on a vu s'envoler des morceaux de papier dans le ciel, tels des papillons. Amusant et adorable !

C'était une tradition censée protéger les jeunes mariés et leur porter bonheur ! Je suis encore toute émue de ce beau souvenir !

- A l'époque, on voyait très peu de gros gibier sur nos petites communes.



Les chevreuils, biches, sangliers restaient cantonnés dans les bois alentour. Sans doute la nourriture était-elle rare ou peu attractive. De nos jours c'est l'inverse. Ils pullulent, détruisent des champs entiers de maïs ou tournesols. Ils trouvent tant d'attrait à nos villages qu'on est obligé d'organiser des battues pour les éradiquer. Ces animaux occasionnent beaucoup de dégâts et les chasseurs payent très cher des bracelets pour indemniser les agriculteurs.

- **En complément de ces activités de pêche et chasse, la cueillette des végétaux que nos anciens connaissaient bien, apportait un plus aux repas du quotidien. Ils donnaient du parfum à la cuisine, accompagnaient un plat ou permettaient de se soigner.**



En automne, après une période ensoleillée, il suffit d'une bonne averse pour que les champignons montrent le bout de leur nez. Mon grand-père ramassait des brunettes, des pieds bleus, des "cargnoles", des "chalirons", etc. Ma grand-mère les cuisinait avec de l'ail et du persil. Un régal !

Le pissenlit : A la belle saison, en gardant les vaches, on arpentait la prairie à la recherche de ces petites plantes au cœur tendre. Avec le couteau on découpait la base en prenant soin de ne pas arracher les racines. Il fallait préserver l'espèce. On la dégustait en salade, avec une petite vinaigrette, délicieuse avec des haricots blancs ou "mojettes" ou avec un morceau de fromage. Si la plante était fleurie, il était trop tard pour la manger. On prélevait la fleur pour en faire une belle gelée dorée comme du miel. On soignait ainsi les problèmes respiratoires.



Le cresson : On le trouvait dans des petites sources d'eau claire. Il y en a beaucoup sur la commune mais il faut savoir le connaître car il peut donner la "douve", maladie due à un ver parasite qui détruit le foie.



La criste marine : Accrochée au rocher, il fallait la cueillir avant qu'elle ne soit en fleur. On l'ébouillantait puis on la mettait en pot dans une saumure faite d'eau, de vinaigre et de sel. Très bonne en condiment pour l'hiver quand on ne trouve plus de salade. Ma grand-mère faisait cette petite recette. J'adore l'odeur de cette plante lorsque j'en cueille une branche : c'est délicieux.



La fleur de guimauve poussait sur le bord des chemins d'où elle a presque disparu. On ramassait ses fleurs blanches qu'on faisait sécher dans un sac en papier. L'hiver, en tisanes, on soignait la toux et la bronchite.



Les pétales de fleurs de lys, macérés dans l'eau de vie, constituaient un bon pansement pour guérir les plaies.



Toutes ces merveilles de la nature ne sont qu'un échantillon. Il suffisait d'être un peu courageux et imaginaire pour en profiter.

Puis est venu le temps de l'exode vers la ville pour la plupart des jeunes. Le travail de la terre n'était plus aussi attractif, ils rêvaient de progrès. Plus rien ne les retenait. Les habitations se sont trouvées désertées.

Entre-temps, elles ont repris vie, sous une autre forme.

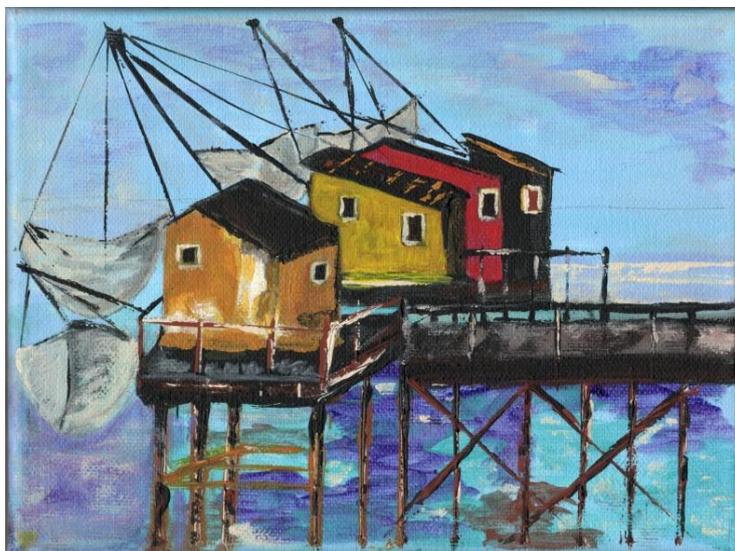
Le village est toujours beau. Il a toujours une belle façade sur l'Estuaire. Il attire une population de retraités amoureux de la nature et de la mer.

Pourtant les traditions sont moins d'actualité. La pollution de la rivière, du marais et de l'estuaire, a rendu les pêches impropres à la consommation. Les nouvelles manières de cultiver les champs ont fait disparaître toutes ces petites plantes et espèces.

De nouvelles lois ont encadré les pratiques : législations, interdictions, restrictions, et j'en passe !

Tous ces bruits de campagne sont souvent insupportables pour les nouveaux venus : le chant du coq, l'aboïement du chien, les cloches de l'église, le bruit des tracteurs et autres engins agricoles, etc.

La vie du village a changé. Quand vous revenez, après toute une vie d'exil à la ville, plus rien n'est pareil à vos souvenirs. Il flotte un air de nostalgie....



D. Forget

Textes écrits par Dominique OUVRARD BENSAID

D'après ses souvenirs et ceux de sa famille.

Aquarelles de Danielle Forget, photos OUVRARD

Contribution de Marithé DROAL

et Illustrations prises sur le net.